

sur ton compte ? Ces longues rêveries où je t'ai vu plongé comme aujourd'hui, à l'heure du repos, ne sont-elles pas, ainsi que je le pensais, des aspirations vers la liberté ?

—Peut-être... fit Pâris en hochant gravement la tête.

—A la bonne heure donc ! s'écria joyeusement le forçat. Ah ! si je pouvais faire passer en toi une parcelle de cette énergie qui me soutient...

—Croyez-vous donc que j'en manque ? demanda Pâris en se redressant.

—Eh bien ! unissons-les, proposa résolument Gallois. J'ai la volonté, tu as la force, associons-les, fuyons ensemble.

—Mais nous n'avons rien de ce qu'il faut pour tenter une évasion avec quelque chance de succès, objecta Pâris. Quand nous aurons mangé vos galettes de cassave et bu votre provision de sirop, de quoi vivrons-nous ?

—Bah ! le hasard est si grand...

—Il est plus grand pour nous perdre que pour nous sauver.

—Ainsi tu refuses ? demanda Gallois.

—Si seulement nous avions un fusil, de la poudre, des balles... avançâ Pâris.

—Eh bien ! veux-tu un fusil ! Rien de plus facile.

—Vous en avez un ?

—Je te dis que j'ai tout prévu, que je n'ai vécu jusqu'ici que pour préparer ma fuite.

—Mais comment vous êtes-vous procuré ces précieux objets ?

—De la façon la plus simple du monde, riposta Gallois. Je les ai empruntés à un Indien pendant son sommeil.

—Et où sont-ils ?

—A deux pas d'ici, enfouis dans la terre, précieusement enveloppés pour le préserver de l'humidité. Le malheur, c'est que je ne sais pas beaucoup m'en servir.

—Qu'à cela ne tienne, je m'en charge, dit Pâris avec vivacité.

—Ca te connaît donc, ces outils-là ? demanda curieusement Gallois.

—J'ai chassé pendant vingt-cinq ans, j'ai été garde pendant quinze ans, répondit Pâris dont le visage s'anima. Il n'est pas une ruse de braconnier que je n'évente, pas une piste que je ne sache relever.

—Mais alors tu es bien l'homme qu'il nous faut ! s'écria Gallois au comble de la joie.

—A cent pas, je suis sûr de mon coup, ajouta Pâris avec une nuance d'amour-propre.

—De mieux en mieux, dit Gallois transporté. Ainsi tu acceptes ?

—J'accepte, dit-il avec force.

—Et nous fuyons... quand ?

—Demain, fit Pâris.

La nuit se passa pour les deux forçats dans une fiévreuse insomnie.

Chacun de leur côté, ils préparèrent tout ce qui pouvait les aider dans leur fuite.

Au petit jour, ils s'éloignèrent, emportant les provisions dont ils s'étaient munis. Puis, au lieu de se rendre dans le cantonnement qui leur avait été assigné, ils se dirigèrent sur-le-champ vers l'endroit où Gallois avait enterré le fusil qu'il avait dérobé.

Marchant avec des précautions inouïes, dans la crainte d'être surpris, ils s'arrêtèrent à l'endroit que Gallois désigna d'un geste, jetant de tous côtés des regards craintifs, tremblant de ne plus trouver l'arme d'où dépendait peut-être leur salut.

Ils fouillaient la terre de leurs doigts avides, quand Pâris rencontra soudain un corps dur, enveloppé d'un morceau de toile grise.

—Je le tiens ! s'écria-t-il tout à coup en l'agitant victorieusement.

En effet, à côté de l'arme si ardemment désirée, il mit à découvert un sac de peau rempli de balles et une poire à poudre roulée dans une guenille de flanelle.

Ils se mirent en marche, serrés l'un contre l'autre.

Vers midi, ils firent une première halte ; Pâris en profita pour mettre en état le fusil que Gallois avait volé. Il le chargea avec soin, glissa une balle dans le canon, et se tint debout, l'œil au guet, prêt à vendre chèrement sa vie, dans le cas où il serait poursuivi.

A trois heures, ils se remirent en route sans avoir été inquiétés.

Bientôt vint la nuit, nuit splendide, claire, étoilée. Ils suivirent le bord de la rivière de la Comté, dont le ruban d'argent se détachait violemment des massifs d'arbres qui la bordaient. Malheureusement ils furent obligés de s'arrêter. Autour d'eux, les ténèbres étaient profondes sous le dôme de verdure qui leur dérobaient la vue du ciel.

Ils contemplaient d'un regard envieux le sillage lumineux de l'eau paisible.

Tout à coup, Pâris se leva vivement.

—Quoi donc ? demanda Gallois.

—Là-bas... une pirogue amarrée au rivage...

—Celle de quelque Indien, qui dort sans doute sur un arbre du voisinage.

—C'est le ciel qui nous l'envoie, dit Pâris. Si nous pouvons nous en emparer, demain, au point du jour, nous serons à l'abri de toute poursuite.

Ils se dirigèrent de ce côté, à tâtons, marchant avec des précautions infinies pour ne pas réveiller le dormeur auquel appartenait la pirogue.

Ils y réussirent ; car ils parvinrent à s'embarquer et à s'éloigner du bord sans avoir attiré sur eux l'attention de l'ennemi ; mais, au bruit que produisit la pagaie en refoulant le courant, une ombre jaune se dressa brusquement sur le bord de la rivière en criant des mots inconnus. Plus de doute, c'était l'Indien !

A la lueur des étoiles, Gallois et Pâris virent scintiller le canon de son fusil !

—Fou ! cria Gallois à son compagnon. Si tu ne le tues pas, il nous tuera.

Pour toute réponse, Pâris pagaya avec force afin de prendre le large. Ce que voyant, l'Indien épaula lentement.

Gallois était sur des charbons ardents.

—Mais tire donc ? criait-il à son camarade ; le drôle va nous canarder comme des poules de basse-cour.

—Ce n'est pas à cela qu'il faut dépenser le peu de munitions que nous possédons, répondit froidement Pâris.

—Mais s'il nous tue...

Gallois n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

Une lueur illumina la nuit, le sifflement d'une balle retentit à son oreille, tandis que le bruit de la détonation ébranlait la voûte sonore des arbres séculaires.

Pâris continuait à pagayer vigoureusement.

Ils étaient à plus de cent pas de l'Indien.

—Courage ! cria-t-il. Avant que le moricaud ait rechargé son fusil, nous serons loin.

—Heureusement que ces singes-là tirent comme des ganaches, dit Gallois.

—Pas si mal, répondit Pâris en montrant son épaule.

En effet, sa chemise était tachée de sang.

—Comment ! tu es blessé ! s'écria Gallois effrayé.

—Ce n'est rien, fit Pâris. La balle n'a fait que m'effleurer la peau.

—Eh bien ! moi, elle m'a rudement chauffé l'oreille gauche. Mais j'y pense ! S'il allait nous poursuivre !

—Je ne le lui conseille pas, dit Pâris, car, cette fois, je ne répondrais pas de moi.

—Diable ! jura Gallois avec humeur. Pourquoi ne nous en as-tu pas débarrassés tout de suite, toi qui te prétends sûr de ton coup ?

—Ce n'était pas mon idée, répondit Pâris. Il me répugnait de commencer par un crime.

—Soit ! mais je n'aurais pas aimé davantage finir dans le ventre d'un caïman.

—Silence ! ordonna Pâris. Il ne faut pas que le bruit de notre voix puisse le guider.